

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE
ACADÉMIE DES SCIENCES

DEUXIÈME CENTENAIRE DE LA MORT DE BUFFON

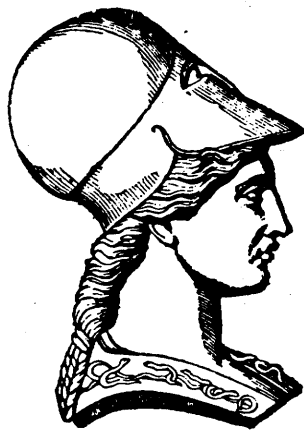
Mardi 14 juin 1988

**BUFFON, UN GÉNIE DE SON SIÈCLE,
UN PRÉCURSEUR DU NÔTRE**

PAR

M. Jean DORST

Délégué de l'Académie des Sciences



PARIS

PALAIS DE L'INSTITUT

IMPRIMERIE NATIONALE
M CM LXXXIX



Messieurs,

« La France n'avait produit aucun ouvrage qu'elle pût opposer aux grandes vues des anciens sur la nature. Buffon naquit, et la France n'eut plus, à cet égard, des regrets à former. »

C'est en ces termes que s'exprime Vicq d'Azyr quand il vint prendre séance à l'Académie française le jeudi 11 décembre 1788 à la place de M. le comte de Buffon.

Plus loin il poursuit : « Je sens mieux que personne combien il est difficile de célébrer dignement tant de dons rassemblés; et lors même que cet éloge me ramène aux objets les plus familiers de mes travaux, j'ai lieu de douter encore que j'aie rempli votre attente. »

Je suis, Messieurs, dans la même disposition d'esprit que Vicq d'Azyr, quand il eut à évoquer Buffon et l'œuvre qu'il nous laisse.

Il est sans nul doute inutile de rappeler qui fut Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, né au cœur de la Bourgogne, à Montbard plus précisément, le 7 septembre 1707, au sein d'une famille de grands bourgeois anoblie par achat de la terre de Buffon et de la châtellenie de Montbard. La mathématique fut sa première passion, avant tout le calcul des probabilités, et pourtant ce furent des études de droit que d'abord il suivit. Elles lui auraient permis d'accéder à quelque charge de magistrat de haut rang. Les sciences l'emportèrent. Il suit des cours de médecine à Angers, herborise, fréquente les savants, et le voici parti pour Nantes. Il y rencontre un Anglais fort riche, le duc de Kingston. Il l'accompagnera à travers le Midi de la France et l'Italie en compagnie du précepteur du jeune lord, fumeur de pipe et bon naturaliste au demeurant. Buffon s'intéresse à tout, à l'architecture, à l'archéologie, à la philosophie, aux femmes, surtout à la nature.

Puis il regagne sa Bourgogne natale. Et arrivons à 1739, le grand tournant de sa vie. Depuis 1635 fleurissait à Paris, par volonté de Louis XIII, un Jardin des plantes médicinales situé dans ce qui n'était encore qu'un faubourg de la ville, assez mal famé d'ailleurs. Son intendant était, par tradition, le premier médecin du roi. Or, en cette année, celui qui en avait la charge, Dufay, meurt prématurément en laissant une lettre par laquelle il demande au roi de nommer le jeune Buffon à sa succession. En dépit des ragots, colportés pour jeter de l'ombre sur un homme aussi envié que le seigneur de Montbard, le voici investi de la charge d'intendant du Jardin et du Cabinet d'histoire naturelle du roi. Il occupera ces fonctions pendant un demi-siècle. Son temps va dorénavant s'écouler entre la capitale et sa chère Bourgogne, où il séjournera près de huit mois par an.

Sans doute c'est à Montbard qu'il méditera et écrira la majeure partie de son œuvre. Même au cœur de ses vastes domaines, il prendra un soin jaloux de son Jardin des plantes, et, je dois dire, avec passion et rare compétence. Son abondante correspondance avec ses collaborateurs, en particulier André Thouin, le démontre d'éloquente manière. Il y traite des grands projets comme d'infimes détails. Achats de terrains, aménagements botaniques et constructions de bâtiments se succèdent tout au long de son « règne ». Ses détracteurs se déchaînèrent à maintes occasions. Il alla à l'encontre de quelques intérêts privés et fut en conflit ouvert avec ceux dont les biens jouxtaient le Jardin. À la Révolution, l'un de ces litiges fut retenu contre son fils, « Buffonet », et valut à celui-ci, entre autres griefs, d'être guillotiné alors qu'il n'en pouvait mais.

Certes Buffon sut user de ses puissantes relations et du soutien des grands de son monde, le ministre Maurepas n'étant que le plus acquis à sa cause. Il fut dit que « Monsieur de Buffon avait le soin constant d'acquérir et conserver du crédit auprès des ministres et de ceux qui, chargés par eux des détails, ont sur la décision et l'expédition des affaires une influence décisive », Condorcet le rappelle en ces termes dans l'éloge qu'il prononça en 1788 à l'Académie française. L'intérêt de l'histoire naturelle et celui du Jardin des plantes auront toujours primé dans son esprit.

Il voulut faire du Jardin le plus étonnant conservatoire des choses de la nature, le lieu où devaient s'accumuler les plus riches collections et celui où se rencontreraient savants, artistes et philosophes. Et en même

temps l'institution qui retiendrait l'attention de l'homme du commun, suivant en cela le souhait de Louis XIII, en opposition à la frileuse et dogmatique Sorbonne. Le Jardin des plantes est resté fidèle à cette double vocation, ensemble de laboratoires de recherche et temple de la science où sont conservées les plus belles collections d'histoire naturelle, en même temps lieu d'initiation à la nature, celui que chanta Victor Hugo dans *L'Art d'être grand-père* :

Le comte de Buffon fut bonhomme, il créa
Ce jardin imité d'Évandre et de Rhéa
Et plein d'ours plus savants que ceux de la Sorbonne,
Afin que Jeanne y puisse aller avec sa bonne.

Et quelques vers plus loin :

Et Buffon paternel, c'est ainsi qu'il rachète
Sa phrase sur laquelle a traîné sa manchette,
Pour les marmots, de qui les anges sont jaloux,
A fait ce paradis suave, peuplé de loups.

Buffon eut ainsi souci constant du Jardin des plantes. Sentant sa fin prochaine, en 1788, il fit accélérer les travaux de manière à rendre irréversibles les mesures prises en faveur de l'institution à travers la tempête politique et sociale dont il sentait l'approche. Grâce à lui l'histoire naturelle était prête à enfanter la biologie de notre siècle et le Jardin du roi à devenir le Muséum national d'histoire naturelle dans la perspective de la recherche scientifique des temps à venir.

Quelle fut la personnalité propre de Buffon? D'aucuns l'ont dépeint, sans complaisance bien sûr, comme un homme de salon se pavanant dans son bel habit rouge, rehaussé de manchettes de fine dentelle. Cela sans doute est vrai et fait partie de son siècle, car il fréquenta les salons tout comme les cabinets des ministres. Il fut le familier de cercles fermés, mais sans goût apparent. M^{lle} de Lespinasse, semble-t-il, le considérait comme quelque peu grossier. N'usait-il pas dans la conversation d'expressions triviales? « Cela est une autre paire de manches » était l'une d'entre elles, quand il interrompait son interlocuteur. Le langage actuel, même celui des académiciens, nous a depuis révélé bien d'autres verdeurs ! La fidèle et tendre amitié que lui voua M^{me} Necker jusqu'à ses derniers jours témoigne cependant combien il était en communion avec les cercles érudits de son époque.

Il fut tout autant homme de terroir et homme de terrain. Ne dit-il pas « avoir passé des jours entiers dans les forêts, où l'on est obligé de s'appeler de loin et d'écouter avec attention pour entendre le son du cor et la voix des chiens et des hommes » ? Il note par ailleurs les mœurs d'une guenon rapportée de Barbarie, qui, paraît-il, grimpait aux arbres, coiffée de son chapeau, flanquée de son épée.

Et voici venu le moment d'évoquer l'œuvre scientifique immense de celui que nous célébrons aujourd'hui. Une œuvre bien éloignée de ce que nous appellerions aujourd'hui un travail de vulgarisation ou mondain, en dépit du succès qu'elle recueillit auprès de l'élite pensante de son époque. Il s'agit bien au contraire d'un tableau précis du règne animal et du règne inanimé, accompagné des développements philosophiques qui découlent de leur analyse, comme l'a dit notre confrère Jean Piveteau.

Dès sa nomination à l'intendance du Jardin des plantes, Buffon établit le plan d'un monumental ouvrage, l'*Histoire naturelle*. À l'origine quinze volumes devaient le constituer. Trente-cinq paraîtront avant sa mort et, suprême honneur, à l'Imprimerie royale, alors chargée des publications du roi et de celles de l'Église.

Travailleur infatigable, Buffon passa des jours entiers à cette rédaction. *Les Époques de la nature*, que Grimm qualifie d'« un des plus sublimes romans, un des plus beaux poèmes que la philosophie ait jamais osé imaginer », furent recopiées dix-huit fois à une époque où n'existaient pas encore les machines de traitement de texte ! C'est là que l'on trouve la quintessence de sa pensée, car cette partie de son œuvre est « le fruit d'un labeur acharné, prodigieux, qui, ébauché dès la jeunesse de [son] auteur, ne parvint à maturité qu'au seuil de la vieillesse », comme l'exprime Louis Roule. Buffon y démontre ses qualités de fidèle observateur du réel, mais aussi de visionnaire de l'histoire du monde par une sorte de préscience, celle que vient d'évoquer notre confrère Étienne Wolff.

Buffon fut assisté par de précieux collaborateurs, qu'il sut choisir avec soin. Parmi eux se retrouvent Guéneau de Montbeillard, l'abbé Bexon et Faujas de Saint-Fond. Chacun lui prépara des manuscrits, ensuite remaniés en profondeur aussi bien que dans le style. Il faut réserver une place particulière à Daubenton, un homme de science d'une fidélité

à toute épreuve, qui rédigea les descriptions précises des animaux et mit en forme les procès-verbaux de savantes dissections. Buffon finit par se lasser d'exposés qui alourdissaient son ouvrage et interrompaient le fil de sa pensée. Il parle avec dégoût des « tripailles » de Daubenton. L'amitié des deux hommes jamais ne se démentit vraiment.

Dans l'*Histoire naturelle*, Buffon expose d'abord sa méthode d'aborder les grands problèmes de la Terre et de la vie et brosse un tableau de l'histoire du monde avant d'y placer les êtres vivants. Il dépeint leurs mœurs et décrit les traits caractéristiques de chacun d'entre eux, se basant sur les témoignages des naturalistes et des voyageurs alors à sa disposition. Il a écouté avec soin les académiciens à leur retour du Pérou, où ils s'étaient rendus pour mesurer l'arc méridien. Il utilise ces données comme des matériaux préparés par le carrier et le tailleur de pierres, pour bâtir un édifice génial, comme le souligne notre collègue Jacques Roger.

Buffon traite de chacun des animaux avec une évidente partialité et un anthropomorphisme bien de son siècle. D'abord il considère qu'« une mouche ne doit tenir dans la tête d'un naturaliste plus de place qu'elle ne tient dans la nature ». Puis il classe les animaux en « bons », en « mauvais » et en « immondes », tel le porc qui est pour lui l'animal le plus brut, celui dont « les imperfections de la forme semblent influencer sur le naturel, celui dont les sensations se réduisent à une luxure furieuse et à une gourmandise brutale ». Je fus attentif à ce qu'il dit des oiseaux. Beaucoup de ses observations seront amplement confirmées par les ornithologistes de notre temps.

Buffon tenait la classification en profonde suspicion, ce qui l'opposa à l'un de ses plus éminents contemporains, le Suédois Carl Linné. Pour lui, la classification, « forme d'esprit périmée, reste de la vieille scolastique », n'est que construction abstraite en faussant la nature et rompant son unité et sa continuité. Elle est « l'échafaudage de la science et non pas la science en elle-même ». « Classer le lion avec le chat, dire que le lion est un chat à crinière et à longue queue, c'est dégrader, défigurer la nature, au lieu de la décrire et de la dénommer. »

Loin de moi l'idée de tenir la systématique comme une discipline mineure, car elle se base maintenant sur les résultats de toutes les autres et tente de reconstituer l'arbre phylétique des êtres vivants grâce aux

approches les plus diverses. La trace de Linné demeure profonde à l'époque de la biologie moléculaire. Buffon alla plus loin en pressentant des phénomènes biologiques qui auront échappé à son illustre contemporain.

*
* *

L'*Histoire naturelle* connut d'emblée un prodigieux succès. Traduite en plusieurs langues, elle donna lieu à d'innombrables rééditions dans les formats les plus divers, illustrées de manière variée. Des versions abrégées, destinées à des publics moins érudits ou aux jeunes, furent ensuite publiées, allant du *Buffon des familles* au *Petit Buffon moral et religieux*. C'est à lui que l'on doit l'engouement des gens éclairés de son époque et de ceux d'une bonne partie du XIX^e siècle pour les sciences naturelles. La France les domina alors, avant une longue éclipse.

Cette œuvre monumentale eut d'autant plus de succès qu'elle était écrite dans une langue admirable, celle que maniaient les grands auteurs du XVIII^e siècle. Buffon avait été élu à l'Académie des sciences dès 1733, comme adjoint mécanicien, cela mérite d'être souligné. Il y succéda ensuite à Bernard de Jussieu comme associé. Il fut élu à l'Académie française et vint y prendre séance le samedi 25 août 1753. Il y prononça son célèbre *Discours sur le style*.

*
* *

Certes Buffon se fourvoya dans des voies sans issue. Sa théorie de la génération n'en est qu'une parmi d'autres. Et sa pesante hypothèse basée sur l'existence de cavernes profondes dans lesquelles se seraient engouffrées les eaux marines au moment où s'exondaient les continents ne résiste pas à une analyse sérieuse. Il nous faut le juger à la mesure des connaissances de son temps, bien limitées dans le domaine de la biologie et de l'histoire de la Terre.

Buffon eut de nombreux détracteurs, tous s'attaquant non point à ses erreurs, mais bien au contraire à ses amples vues sur la genèse du monde. Il fut en butte aux critiques de l'Église, dont les représentants trouvaient dans ses ouvrages « des principes et des maximes qui ne sont pas conformes à ceux de la religion ». Il sut les éviter par d'habiles sub-

terfuges, quelques propos équivoques et, il faut bien le dire, grâce à l'appui de protecteurs puissants. Il fut en mauvais termes, ce qui est presque une litote, avec les Encyclopédistes. Leur œuvre monumentale n'aura jamais inclus l'article « Nature » tel qu'il avait été prévu.

Dépassant les propos et les perfides insinuations de ses calomniateurs, Buffon est le précurseur, parfois inconscient, mais souvent visionnaire, de plusieurs disciplines maintenant florissantes. Dans sa *Théorie de la Terre*, il jette les fondements de la géologie. En fidèle disciple de Leibniz, dont il applique les principes à la nature entière, il invoque les causes lentes et la continuité de leur action. Il avance à juste titre, on le sait maintenant, que ce sont les mêmes phénomènes telluriques, ceux dont nous sommes les témoins, qui ont modelé notre globe depuis le plus lointain passé. Il sera contredit par Cuvier qui prônera sa théorie des catastrophes. Mais ses idées seront reprises par les géologues de la seconde moitié du XIX^e siècle. Pour eux, comme pour Buffon, le présent découle du passé et l'avenir du présent par les effets de la continuité historique, dans le temps et dans l'espace, ce que nul ne met en doute à l'heure actuelle. Pour Buffon, le grand ouvrier de la nature est le temps.

Au cours de ses recherches sur l'âge de la Terre, question qui préoccupait au plus haut point les savants de son temps, Buffon procède à des expériences sur le refroidissement de sphères métalliques de diamètre varié pour extrapoler les résultats à l'évolution du globe terrestre et, par voie de conséquence, d'abord déterminer son âge depuis la boule ignée qu'elle fut à l'origine, ensuite l'époque où purent apparaître les premières manifestations de la vie. Il se trompe quant au changement d'échelle. À son époque, l'expérience méritait d'être tentée.

Ensuite il remarque que la surface de la Terre, et même ses couches profondes, sont jonchées des vestiges d'animaux appartenant à ce qu'il appelle des « espèces perdues ». Il définit alors la notion de fossile et pose les prémisses d'une discipline nouvelle, la paléontologie. Il fut raillé par Voltaire, comme vient de le rappeler notre confrère Étienne Wolff. Les deux hommes se réconcilièrent en partie sur le tard, Voltaire ne voulant pas se brouiller avec M. de Buffon pour « quelques misérables coquilles ». Le naturaliste n'en resta pas moins convaincu que chez son contradicteur « la jalousie contre toute célébrité aigrit sa bile recuite par l'âge ».

En passant en revue la vaste fresque de la nature, Buffon ne pouvait manquer de s'attacher à l'homme en tant qu'espèce et non pas en tant qu'individu. On se doute que cela aussi lui attira de multiples ennuis, car il range l'homme parmi les animaux, l'espèce humaine n'en différant pas essentiellement par ses facultés corporelles. Il n'est toutefois pas un animal comme les autres, tout en étant soumis aux mêmes lois. Touché par le « rayon divin » de l'intelligence — la découverte du feu et l'invention du vêtement, de l'outil et, hélas, de l'arme —, il échappe à maintes contraintes et s'est ainsi trouvé maître du domaine de la Terre.

Il convient de ranger Buffon parmi les premiers anthropologues en dépit de multiples erreurs. C'est ainsi que, toujours hanté par le refroidissement progressif de la Terre, il avance que les nègres sont nés avant les blancs, car ce sont eux que la chaleur incommode le moins ! Le fait que l'homme est, on le sait maintenant, apparu en Afrique et qu'il y ait, peut-être, été mélanoderme, n'excuse pas une interprétation que l'on juge maintenant quelque peu fantaisiste. En revanche il a une vue très claire de l'unité de l'espèce humaine et affirme avec force que « quelque ressemblance qu'il y ait entre l'Hottentot et le singe, l'intervalle est immense, puisque à l'intérieur il est rempli par la pensée, et au-dehors par la parole ».

Je voudrais enfin m'attacher à un dernier aspect : la place de Buffon dans la grande mouvance du transformisme, qui, dès son époque, commençait à animer les naturalistes. Dans son chapitre sur la *Dégénération des animaux* paru en 1766, il remarque qu'au sein de beaucoup de familles, il « existe ordinairement une souche principale et commune, de laquelle semblent sorties des tiges différentes ». À propos des oiseaux, il insiste à nouveau sur le fait que « l'on trouve parmi eux des espèces voisines et assez ressemblantes pour pouvoir être regardées comme des branches collatérales d'une même tige, ou d'une tige si voisine d'une autre qu'on peut leur supposer une origine commune ». Notre confrère Étienne Wolff vient de le rappeler, je tiens à insister sur les conclusions de son analyse.

D'une manière qui nous semble maintenant bien curieuse, Buffon distingue les « espèces majeures », qui échapperaient à toute « dégénération » et celles qualifiées d'« inférieures », soumises à tous ses effets. Les unes auraient traversé le temps sans le moindre changement, les

autres, au contraire, se seraient modifiées, je n'ose dire qu'elles auraient évolué, car ce mot ne fait pas partie de son vocabulaire.

D'après lui, les conditions climatiques et le mode de vie peuvent transformer tout organisme. Et voici introduite la notion fondamentale de l'influence du milieu, voire de la sélection naturelle, qui ne tardera pas à s'ouvrir sur les vastes perspectives de l'évolutionnisme.

Buffon fut-il pour autant « transformiste » ? Je ne crois pas que l'on ait pu de son temps percevoir ce qu'est l'évolution. Les problèmes de la matière vivante ne se posaient pas encore en ces termes, comme l'a déjà souligné notre confrère Jean Piveteau. Il a néanmoins pressenti la réalité de cet impétueux mouvement qui conduit le vivant. Et jeté quelques semences, qui seront, en germant, à l'origine des idées de Lamarck, de Geoffroy Saint-Hilaire et, bien plus tard, de Darwin.

* * *



Buffon fut ainsi un des plus grands esprits encyclopédiques de son temps à une époque où le même homme, de génie il est vrai, pouvait encore regarder d'un œil égal toutes les disciplines scientifiques, de la mathématique et de la physique à l'histoire naturelle. Pour me limiter à cette dernière, et je résume, quitte à me répéter, on trouve dans son œuvre quelques-uns des fondements de la géologie, de la paléontologie, de l'anatomie comparée, même de la génétique, de l'écologie, qu'il dissimule sous le nom d'« économie animale », de l'éthologie aussi — n'a-t-il pas insisté sur le rôle du chant des oiseaux dans la sélection sexuelle ? —, de la biogéographie et de quelques autres branches de la science, bien avant qu'elles ne fussent individualisées et que les mots qui actuellement les désignent ne fussent inventés.

Débordant d'éclatante manière la stature d'un homme de science, Buffon fut seigneur et grand bourgeois, à la fois parisien et bourguignon, urbaniste, industriel et homme d'affaires. À côté de son œuvre littéraire, il a créé une grande institution, celle qui allait devenir le Muséum national d'histoire naturelle.

J'ai dit que sa renommée avait suscité des calomnies de la part des envieux. Elle provoqua en même temps bien des enthousiasmes et même

des dithyrambes. Buffon fut statufié de son vivant en plein cœur du Jardin des plantes. Les louanges dont il fut l'objet relèvent parfois de la vénération, tel ce poème paru en 1779 dans le *Mercur* :

L'âme de la Nature a passé dans ton âme
C'est elle qui l'inspire. Ô Buffon ! Ô Buffon !
Tu n'es pas un mortel, tu n'en as que le nom.
Que ton Livre divin m'agrandit et m'enflamme !

Les hommes de l'envergure de Buffon n'ont cure de tels éloges. Le sillon qu'ils ont tracé parmi les voies multiples de la découverte restera ouvert à jamais. Leur message encore aujourd'hui est l'objet de nos méditations. Il suffit de les laisser parler. C'est ce que nous allons faire en écoutant Buffon par la bouche de notre confrère Pierre Dux.

